

A Paimbœuf, le 17 mars 1793, la Commission militaire condamne à mort trois habitants de la paroisse de Frossay (L.-I.) :

Fouché Arthur ;
Trémant Joseph ;
Viaud Denis (1).

(A suivre).

Souvenirs inédits de Pauvert

DE LA JUBAUDIÈRE

Officier supérieur et Commissaire général des vivres
de l'Armée vendéenne

sur la Guerre de la Vendée

NOTICE SUR PAUVERT

René Pauvert, dont je publie les Souvenirs inédits, d'après une copie ancienne qui m'appartient, sans rien changer à son style un peu défectueux, et corrigeant à peine quelques fautes d'orthographe, naquit à Bégrolles, en Anjou, vers 1754 (2). Il se fixa et se maria à la Jubaudière, canton de Beaupréau. Sa femme, Catherine-Renée Papin, du lieu du Mesnil, en cette paroisse, perdit ses pa-

(1) *Ibid.*, p. 415.

(2) Note manuscrite de S. E. le Cardinal Luçon, ancien curé de la Jubaudière, et qui m'a été donnée, ainsi que celles utiles à établir cette petite biographie, par M. Dolbeau, aimable et érudit chercheur vendéen, de Jallais.

rents pendant la Révolution, et resta seule de sa famille. Elle mourut le 18 mai 1834, précédant de quelques mois dans la tombe son mari, qui fut inhumé le 8 novembre 1834, « à l'âge d'environ quatre-vingts ans (1) », à la Jubaudière. Il était décédé l'avant-veille.

René Pauvert n'eut pas d'enfants. Sa nièce, Marie-Catherine Coiffard, épousa Jacques de Cathelineau, le fils du généralissime, qui lui avait fait obtenir de Louis XVIII la croix de chevalier de Saint-Louis et 600 francs de pension. Un de ses frères a laissé des enfants.

Pauvert fut, en 1787 et 1788, syndic de la paroisse de la Jubaudière. Il semble qu'il fut des premiers à suivre le mouvement des armées catholiques et royales. Il nous apprend qu'il commanda un fort détachement, puis de l'artillerie, et enfin qu'il fut commissaire général des vivres. M. de La Sicotière le désigne comme « officier de correspondance et commissaire central de l'armée d'Anjou ».

C^{te} de SAINT-SAUD.

A Cholet, le 3 mars 1793. — La conscription étant annoncée à Cholet, Duroché, commandant la garde nationale, fit rassembler les garçons de la ville sur la place. Il s'éleva une discussion entre le commandant et les soldats; l'un d'eux donna un coup de fourche de fer dans une cuisse de Duroché, qui le blessa dangereusement. D'après ce coup donné, les garçons se retirèrent et se cachè-

(1) Registres paroissiaux.

rent dans les champs, et le lendemain ils se rassemblèrent dans les landes de Cholet, armés de fourches et de bâtons. Le mardi, ils passèrent au May et désarmèrent, et se dirigèrent sur la Jubaudière, où ils arrivèrent avec un tambour à leur tête, où ils coupèrent l'arbre de la liberté, et de là à Jallais où ils désarmèrent les *pateaux*. Pour lors, le maire partit de suite pour Chalonnes prévenir les Républicains qui partirent de suite pour Jallais, au nombre de quatre-vingts, avec une pièce de canon de 6, qu'ils nommèrent le *Missionnaire*, disant que c'était pour faire les pâques aux Royalistes, qui ne voulaient pas aller à la messe de l'intrus appelé Ganeau.

Les garçons n'ayant pas connaissance de la démarche du maire, après leur désarmement fait, reprirent la route de Cholet, passant par le May qui était sur cette route. Un *pateau*, appelé Aubron, teinturier au bourg de May, étant instruit de ce qui se passait, se rendit de suite à Cholet pour prévenir la troupe du mouvement des jeunes gens. Chemin faisant il rencontra quarante à cinquante de ces braves ; Aubron, armé d'un fusil double, les réprimanda fortement, fit feu sur eux et cassa l'épaule de l'un d'eux, appelé Raimbault, de la commune de la Jubaudière. Les jeunes gens, indignés de la conduite d'Aubron, le frappèrent de quelques coups de bâtons, et il mourut à Cholet, deux jours après.

La troupe de Cholet, de Jallais, ainsi que les *pateaux* des paroisses voisines, se mirent à la poursuite des Braves, qui furent obligés de se cacher jusqu'au lundi suivant qui était la foire de la mi-carême à Beaupréau, où il y eut quelques disputes

entre les jeunes gens et les gendarmes. La nuit suivante, les Brigands (1) se réunirent et partirent pour Saint-Florent-le-Vieil, désarmèrent le district et brûlèrent les papiers; ensuite ils se rendirent chez eux. Un certain nombre d'entre eux, passant au Pin-en-Mauges, racontèrent à Cathelineau, en qui ils avaient confiance, ce qu'ils venaient de faire à Saint-Florent.

Cathelineau, voyant que leur affaire était mauvaise, s'ils en eussent resté là, les engagea à prendre les armes. Ces jeunes gens, qui n'avaient pas de chef, voulant bien honorer Cathelineau de leur confiance, le choisirent pour leur chef. Alors Cathelineau ne balança pas un instant, laissa là sa pâte qu'il était à pétrir, et dit à sa femme et à ses enfants que Dieu aurait pitié d'eux, et, malgré les instances de son épouse, il partit à l'instant à la tête de trente à quarante de ces Braves, pour la plupart armés de fourches de fer et de bâtons. En partant, ils se mirent à chanter les louanges du Seigneur et se dirigèrent sur la Poitevinière où ils se réunirent près d'un cent, et partirent pour Jallais, où ils arrivèrent au nombre de trois à quatre cents hommes, qui s'étaient joints à Cathelineau, sur la route du Pin à Jallais, distance d'une lieue et demie.

Combat de Jallais, le 13 mars, à midi pré-

(1) L'épithète de *brigands*, donnée par les Républicains aux insurgés, fut tout de suite acceptée de fort bonne grâce par ceux-ci; et il faut avouer qu'il leur était bien permis de la prendre en riant, lorsqu'on sait comment les soldats de la République, envoyés en Vendée, pratiquaient l'honnêteté et la douceur!

cis. — Arrivant à Jallais, où étaient les Républicains, au nombre de quatre-vingts hommes, sans compter les *pateaux*, Cathelineau divisa sa troupe en trois colonnes, l'une à la droite et l'autre à la gauche. Cathelineau commandant le centre qui marcha de pied ferme à l'ennemi. Quoique leur pièce de canon, appelé le *Missionnaire*, fit feu sur eux, il ne leur fit pas de mal; alors Cathelineau s'empara de la pièce de canon, et les Républicains avec Garreau, leur *Truton* (1), prirent la déroute, furent pris en majorité et faits prisonniers, parmi lesquels étaient M. Monnier, maire, et le fameux *Truton* Ganeau.

Avec quelques autres braves gens comme eux, Cathelineau monta le cheval de M. le maire; l'expédition faite, ils entrèrent à l'église, chantèrent le *Te Deum* avec les litanies de la Sainte Vierge, en actions de grâces de la victoire remportée sur l'ennemi. Il faut observer qu'au coup de canon les jeunes gens, qui étaient cachés depuis huit jours, se rendirent à Jallais, sur les ordres de Cathelineau. A deux heures du même jour, ils partirent pour Chemillé avec leurs prisonniers à leur tête, liés deux à deux. Arrivant à Chemillé, ils furent retardés par cinq à six cents Républicains qui voulurent faire résistance; occupant un poste avantageux, les Républicains faisaient feu à coups de canons et de fusils sur les braves Brigands, tuèrent le *Truton* Ganeau et blessèrent le

(1) *Truton* était employé, dans le langage populaire de l'Anjou, comme synonyme d'*intrus*, pour désigner tout mauvais prêtre qui avait prêté le serment schismatique et usurpé la place d'un pasteur légitime.

maire de Jallais, qui, tous deux, marchaient à la tête, désarmés comme prisonniers.

Combat de Chemillé, le 13 mars. Victoire. — Leur résistance ne fut pas longue, les Braves entrèrent à Chemillé, Cathelineau à la tête, qui arriva le premier sur le pont. Ce fut là où Stofflet vint se joindre à Cathelineau avec deux mille hommes. Foretz, de Chanzeaux, vint aussi avec un fort détachement; l'armée coucha à Chemillé. Le lendemain, 14, Cathelineau partit pour Cholet, à la tête de dix mille hommes. Étant arrivé à Trémentines, sur la route de Cholet, il fit faire halte pour prendre la nourriture nécessaire à l'armée. Les braves habitants, contents de les voir, dressèrent des tables dans les rues et leur donnèrent ce qu'ils avaient de nourriture.

Cathelineau envoya un courrier, appelé Liédé, prier M. Delbé, qui était à la Loge de Saint-Martin de Beaupréau, de venir le joindre. M. Delbé lui répondit qu'il avait le plus grand désir de se rendre à son invitation, mais que pour le moment il lui était impossible, vu que sa femme était en mal d'enfant.

Combat de Cholet, le 14 mars. Victoire. — En attendant la réponse, Cathelineau continua à marcher sur Cholet; il avait déjà envoyé un parlementaire à Cholet demander aux Républicains s'ils voulaient se rendre. Le parlementaire, appelé Briaudeau, fut retenu en prison, et dit mort dans la déroute. Cathelineau avait donné pour consigne aux Républicains que, s'ils voulaient se rendre à l'arrivée de son armée, ils mettraient tous leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes, ce qu'ils

firent : mais Cathelineau ne tarda pas à voir qu'il était trompé, par un coup de canon que l'on tira sur son armée. Voyant qu'il avait été trompé, il donna l'ordre à son canonnier appelé Six-Sols (dit Bruno) de faire feu sur l'ennemi. Le premier coup ne leur fit pas de mal ; alors Stofflet, voyant cela, jeta un coup d'œil sur la pièce, lui dit qu'il tirait trop bas, et au second coup il en tua quatorze parmi lesquels était le marquis de Beauveau, procureur-syndic du district de Cholet.

Tous les Républicains prirent la déroute et se renfermèrent dans le château, et pour les avoir, Six-Sols, canonnier, après avoir tiré plusieurs coups de canons sans leur faire de mal, avança lui-même au château portant devant lui une botte de paille qu'il mit dans la croisée de la tourelle et y mit le feu, et par ce moyen on s'empara du château et tous les Républicains furent étouffés ou prisonniers, à l'exception de ceux qui étaient hors du château, qui dans le nombre se trouvèrent cinquante-six cavaliers qui s'étaient dirigés sur Beaupréau, comptant passer la Loire à Saint-Florent pour se rendre à Angers ; un homme étant en faction sur le pont de Beaupréau les arrêta en criant aux armes ! et furent faits prisonniers et démontés par les braves Brigands de Beaupréau. Quatorze fusiliers républicains, bien armés, furent arrêtés, le 15 au matin, venant de la déroute de Cholet, dans les landes de la Jubaudière, par deux femmes armées de fourches, qui leur firent rendre les armes et les conduisirent en prison dans l'église de la Jubaudière ; voici le nom de ces femmes : Blouin et Jeanne Papin.

Combat du Coubray-Mombeau. Victoire ; prise de « Marie-Jeanne ». Prise de Vihiers. — Cathelineau, ayant mis ses prisonniers en sûreté, partit pour Vier (Vihiers) avec son armée qui se grossissait toujours. Etant arrivé au Coubray-Mombeau, il trouva l'ennemi qui l'attendait, ayant avec eux une pièce de huit nommée *Marie-Jeanne*. Le combat s'engagea, l'ennemi fut culbuté et la pièce de canon tomba au pouvoir des Brigands.

Cathelineau continua à marcher sur Vier et y entra sans résistance ; il y resta avec son armée deux jours. Il faut observer que pendant ce temps fut un dimanche, jour de la Passion, où il vint quinze cents Républicains à Jallais, qui couchèrent dans la prairie, n'osant pas entrer dans le bourg, vu que l'on battait la cloche sur eux. M. de la B... envoya à la Jubaudière dire à M. Pauvert de ramasser du monde dans les paroisses voisines pour aller attaquer les Républicains : Ayant réuni huit cents hommes, il se transporta de suite à Jallais où en arrivant ils trouvèrent le pont Préau barré par des charrettes que les Républicains y avaient mises. Etant entrés dans le bourg, ils n'y trouvèrent plus les Républicains, ils avaient pris la route de Chemillé, mais avant leur départ ils avaient tué trois hommes.

Etant arrivé à Chemillé, Cathelineau en fut instruit et partit de suite pour aller les attaquer. tomba sur l'arrière-garde qu'il défit et prit tous leurs bagages. Il faut observer que pendant ce mouvement MM. Pauvert de la Jubaudière et Clarembault du May étaient restés à Jallais avec huit cents hommes qu'ils commandaient. Au même instant on vint leur dire que cinquante à soixante

cavaliers républicains venaient de Chalonne pour brûler Jallais ; au même instant M. Delbé, venant de Beaupréau pour se réunir à Cathelineau, arriva à Jallais avec cinquante-six cavaliers montés sur les chevaux qu'ils avaient pris à l'ennemi à Beaupréau, marcha de suite sur ces cavaliers républicains qui venaient de Chalonne dont un seulement fut tué, le nommé Guillé ; après cette expédition, M. Delbé se rendit à Chemillé où il fit sa jonction avec Cathelineau.

Le lendemain mardi, l'armée se rendit à Chalonne où elle désarma tous les bateaux. De Chalonne elle se dirigea sur Montjean et sur la Pommeray, le Ménil, et se rendit à Saint-Florent, où elle trouva M. de Bonchamp avec son armée. Le mercredi suivant, Semaine sainte, ils se rendirent à Beaupréau et laissèrent M. de Bonchamp avec son armée pour garder les postes de la Loire. Cathelineau partit avec son armée pour Cholet, le jeudi ; étant arrivé, il s'occupa de l'examen des prisonniers, renvoya ceux qui n'étaient pas coupables, laissa les autres en prison, et un fut fusillé par Six-Sols au pied de l'arbre de la liberté.

Combat de Saint-Lambert, veille de Pâques. — Le vendredi, Cathelineau partit avec son armée pour Chemillé. Le samedi, veille de Pâques, il se dirigea sur Saint-Lambert, où étaient les Républicains ; le combat s'engagea et fut très vif. L'artillerie de Cathelineau ne faisait pas de mal à l'ennemi : ce fut là où l'on s'aperçut que Six-Sols, chef de l'artillerie, trahissait. Alors Stofflet s'avança sur lui et le menaça de lui couper la tête. Six-Sols lui demanda sa grâce et tira un coup de canon qui fut

très meurtrier à l'ennemi. Les armées se retirèrent sans déroute, l'une à Chemillé, et l'autre retourna à Saint-Lambert sans succès.

Le jour de Pâques, l'on fut instruit que Six-Sols avait vendu l'artillerie aux Républicains pour le lundi matin, à Chemillé; on s'empara de lui et fut fait prisonnier. Au même instant Cathelineau envoya un cavalier nommé Lupiot porter l'ordre à M. Pauvert de la Jubaudière d'aller chercher des canonniers qu'il connaissait, nommés Pilard, du May, et Gazeau, de Bégrolle. Ces deux canonniers devaient être rendus à Chemillé le lundi avant le soleil levé, pour visiter les pièces de canons; étant arrivés, ils les trouvèrent chargées de pelées de terre, ils les déchargèrent et les rechargèrent à poudre. Au soleil levant les Républicains arrivèrent comme ils étaient convenus avec Six-Sols. A leur arrivée ils tirèrent le canon sur les Brigands et les nouveaux canonniers tirent aussi sur eux. Les Républicains, voyant que leur projet avait été déjoué, se retirent à Saint-Lambert.

L'armée royale resta tranquille à Chemillé à peu près quinze jours pendant lesquels on s'occupa de l'organisation de l'armée. MM. Delbé et Cathelineau restèrent pendant tout ce temps à Chemillé, M. Stofflet à Coron, M. de Bonchamp au Ménil, M. le Vieux au Champ de la Loi, M. Lirot au Lauroux, M. de la Verry au Champ de la Loi avec M. le Vieux, M. de la Rochejaquelein aux Aubiers, et M. Cady commandait le poste de Saint-Aubin-sur-le-Layon.

Combat à Chemillé, victoire. — Le vendredi avant la Saint-Georges, les Républicains attaquèrent tous les postes à la fois, et donnèrent la dé-

route presque à tous : Stofflet se replia à Cholet, Cady à la Jumellière, Bonchamp à Chaudron ; Cathelineau et Delbé n'ayant plus que quatre cents hommes avec eux ne purent pas empêcher les Républicains d'entrer à Chemillé. Cependant ces deux chefs engagèrent leur petite troupe à tenir bon en leur disant que Dieu aurait pitié d'eux et qu'ils seraient victorieux, il se trouva dans le nombre un nommé David du May, armé d'une pique, et Nicolas, de la Jubaudière, armé d'une faux à revère, entourés avec huit à dix de leurs camarades d'un peloton de Républicains. Ces braves, encouragés par leur zèle, avancèrent sur les Républicains : David perça la cuisse du général républicain et Nicolas coupa un cavalier par la moitié ; alors le général républicain effrayé, fit sonner la retraite et le champ de bataille resta aux Royalistes. Depuis une heure après-midi jusqu'à six heures du soir, les Républicains tirèrent onze cents coups de canons. Je le sais de M. Duverrier de la Sorignière qui était alors major dans l'armée républicaine.

L'affaire étant finie, Delbé et Cathelineau, avec tous leurs Braves, furent à l'église se prosterner au pied des autels, la face contre terre, remerciant Dieu de leurs succès. Dans la nuit suivante, Cathelineau envoya un courrier chez moi pour me prévenir de rallier le monde. Je fus sur le champ au château de Jallais, où je trouvai vingt à trente officiers à cheval, qui partaient pour se rendre chez M. de Verris qui commandait le Champ de la Loi, en disant que tout était perdu. Je leur dis que non, que la victoire était à nous et que Cathelineau m'envoyait vers eux pour leur dire de rejoindre de suite à Chemillé. Ils se moquèrent de moi en di-

sant que c'était impossible ; indigné de leur conduite, je les menaçai fortement et leur dis que j'allais en faire mon rapport au général, ce que je fis. Alors Cathelineau renvoya de nouveau un second courrier : ils partirent de suite pour Chemillé. A leur arrivée, ils furent tous dégradés et démontés à l'exception de Bérard.

Combat des Aubiers. Victoire. — Pendant ce temps-là, M. de la Rochejaquelein, qui n'avait pas encore fait sa jonction avec la grande armée, tint toujours ferme aux Aubiers ; Cathelineau abandonna Chemillé et se rendit à Beaupréau où tous les postes se rendirent : ce jour était le samedi avant la Saint-Georges. Là, ils tinrent conseil ; Cathelineau fit la proposition suivante : « Il faut dire aux soldats que nous allons aller aux Sables, et ce bruit engagera tout le monde à suivre l'armée. » Ce qui fut fait, et effectivement le clergé suivait. On se dirigea sur Montfaucon, où l'armée coucha dans la nuit du dimanche au lundi. Le mardi, elle se rendit à Tiffauge où elle fit séjour.

A cette époque, M. de la Rochejaquelein battit les Républicains aux Aubiers et leur prit deux pièces de quatre avec deux caissons. Pour lors M. Henri envoya un courrier à Cathelineau qui le pria de lui envoyer un canonnier pour manœuvrer les pièces qu'il avait prises et pour faire des cartouches ; il lui demandait aussi où ils pourraient faire leur jonction. Cathelineau lui envoya Gazeau de Bégrole, maître canonnier, en invitant M. Henri à se trouver le jeudi suivant à Cholet.

Départ de Tiffauge le jeudi matin. Cathelineau monta à cheval, parut sur la place au milieu de l'armée, lui annonça qu'elle n'irait pas aux Sables, qu'ils allaient aller à Cholet. Tout le monde s'écria : « Vive Cathelineau ! nous n'avons pas besoin de poudre pour entrer à Cholet, nous y entrerons avec nos bâtons et nos piques. » Il faut remarquer que les soldats croyaient les Républicains à Cholet. Cathelineau invita M. de Bonchamp à rester avec son armée à Tiffauge, et partit, lui et son monde, pour Cholet.

Etant à une demi-lieue de Cholet, on donna l'ordre à toute la cavalerie de charger au galop et de s'emparer de la place. Quatre cavaliers intrépides nommés Boisteau, Clarambault, Brevet et Quesson, traversèrent la ville et furent jusque de l'autre côté de Saint-Pierre où ils trouvèrent l'avant-garde républicaine qui y entrait. Les quatre cavaliers tirent quatre coups de carabines sur les Républicains, à qui ils donnent la déroute. Alors l'armée des Brigands redoubla sa marche, et arrivant sur la place de Cholet, l'on fit battre tous les tambours à la fois, et ce bruit intimida tellement les Républicains qu'ils se retirèrent au Bois-Grolleau.

Le vendredi matin, on envoya des cavaliers à la découverte qui aperçurent les Républicains au Bois-Grolleau, Cathelineau envoya un détachement avec deux pièces de canons pour les garder. Un jeune cavalier du Poitou s'avança jusque dans la tour du Bois-Grolleau, où étaient les Républicains, au milieu des balles, entra dans les écuries, prit deux chevaux d'officiers républicains qu'il amena avec lui. Il en donna un à M. Delbé et l'au-

tre à Cathelineau ; le cavalier en fut quitte pour une blessure à la main.

Combat sur la route de Cholet, près le Bois-Groleau. Victoire. — Le samedi matin, les cavaliers furent à la découverte sur la route de Vezein, aperçurent une colonne républicaine qui se dirigeait sur Cholet. Ils rentrèrent de suite en criant : « Aux armes ! Voilà les Républicains qui arrivent. » Aussitôt tout le monde voulut marcher contre eux ; les chefs furent obligés d'en faire rentrer une partie, vu qu'il y avait des Républicains au May, à la Jubaudière, Jallais, Beaupréau, et à la Chapelle-du-Genet et que l'on craignait qu'ils vinssent d'un autre côté. Le combat s'engagea à la vue des Républicains, qui étaient au Bois-Groleau et qui restaient en attendant que les Brigands eussent la déroute. Il est bon de dire que M. Henri avait fait sa jonction avec Cathelineau à Cholet le jeudi, comme il avait été convenu.

L'armée se mit en route et attaqua les Républicains sur la grande route. L'intrépide M. Henri, qui jusqu'alors n'était pas connu de la grande armée, marcha à la tête et poursuivit les Républicains jusqu'à Vier, et qui par sa bravoure gagna l'estime de tous les Braves, et son commandement était toujours : « Celui qui m'aime me suit. » Cela était suffisant.

Capitulation du Bois-Groleau. — Cette expédition faite ; les Républicains du Bois-Groleau demandèrent à capituler et se rendirent avec armes et bagages. On les envoya tous prisonniers à l'Échasserie et à Mortagne avec d'autres qui étaient à la chaîne. Ces prisonniers furent conduits par MM.

Bérard, Charbonneau, Meleux et Favereau; on fit séjour. Le dimanche, à Cholet, il y eut grande cérémonie.

Cathelineau envoya dire à Bonchamp de s'avancer sur Montfaucon, sur la Chapelle-du-Genêt, et de s'embusquer dans un terrain couvert afin de n'être pas aperçu par les Républicains, en attendant l'attaque de Beaupréau qui devait avoir lieu le lendemain lundi. Son ordre était qu'au premier coup de canon qu'il entendrait, de se porter de suite sur la Chapelle-du-Genêt pour attaquer les Républicains qui y étaient (1).

Combat de Beaupréau et de la Chapelle-du-Genêt. Victoire. — L'armée royale arriva à Beaupréau vers midi. On plaça dans le haut de la grande-prée le *Missionnaire* et *Marie-Jeanne* qui dirigeaient leur feu sur la place de Beaupréau où il y avait sept pièces de canons appartenant aux Républicains. Les deux premiers coups de canons ne firent pas de mal aux Républicains; le troisième coup cassa l'avant-train de la pièce qui leur faisait le plus de mal. Pendant ce temps-là les Républicains envoyèrent des cavaliers et des fantassins le long de la prée pour tuer nos canonniers: ces cavaliers et fantassins furent tués par des Brigands qui étaient dans la prée. Après cela, les Brigands, chefs et soldats, avancèrent sur le pont-pêle-mêle sur les Républicains où les piques furent très utiles.

(1) Il est bon de noter, une fois pour toutes, l'insistance avec laquelle Pauvert, témoin oculaire, affirme la prépondérance de Cathelineau dès le début de l'insurrection.

Il faut observer que pendant ce temps-là une colonne de Brigands se dirigeaient sur la Gabinière pour couper la retraite aux Républicains qui prirent la déroute. Au même instant, M. de Bonchamp tomba sur ceux de la Chapelle et leur donna une déroute complète. Alors Beaupréau tomba au pouvoir des Brigands qui firent cinq cents prisonniers républicains, sans compter les morts, avec sept pièces de canons. Un cavalier brigand nommé Robin, de Saint-Martin de Beaupréau, poursuivait les Républicains sur la route de Montrevault avec une telle intrépidité qu'il se trouva au milieu des fuyards et fut fait prisonnier par eux ; ils l'emmenèrent à Montrevault pour le fusiller. Passant au bois de la Bellière, le ciel envoya un rayon de lumière si vif, au milieu de la nuit, que le prisonnier se sauva dans la forêt et revint le matin trouver ses compagnons d'armes, qui tous ensemble remercièrent Dieu de sa délivrance.

L'armée royale partit pour Jallais. Dans le même jour on se dirigea sur Saint-Laurent-de-la-Plaine, où l'on croyait coucher, mais nos éclaireurs rencontrèrent des Républicains. Alors le combat s'engagea et les Républicains furent repoussés jusqu'à Chalonne, où le combat dura toute la nuit. Le matin, les Républicains passèrent dans l'île de Chalonne, et le même jour l'armée revint à Chemillé, et M. Cady reçut l'ordre de rester avec son détachement et avec tout ce qu'il pourrait recruter de nouveau pour garder les bords de la Loire et le Layon. La grande armée partit le lendemain matin de Chemillé et fut coucher à la Fougereuse. Le lendemain, au matin, elle fut se battre à Argen-

ton, où l'ennemi avait mis des triques pour nous faire croire que c'était des pièces de canons, ce qui nous fit rire.

Combat d'Argenton. Victoire. — Sur la porte de la ville, il y avait deux petites pièces de canons dont l'embouchure n'était pas plus grosse que celle d'un fusil, l'avant-train était rouge, et malgré leur petite résistance et leur rempart, les Brigands entrèrent ayant à leur tête M. Henri, qui poursuivit les Républicains comme de coutume. Etant entrés en ville, nous trouvâmes une femme âgée de soixante-dix ans à peu près, ayant avec elle un gros chien qu'elle lança contre nous. Un jeune homme étourdi voyant son acharnement la tue.

Pendant que M. Henri poursuivait les Républicains au loin, Cathelineau cria : « Aux armes ! » en disant que M. Henri était mort ou prisonnier ; il fit partir toute la cavalerie pour le délivrer, la cavalerie partit au galop, et à une distance d'une lieue à peu près d'Argenton ils trouvèrent une colonne de Républicains entre eux et M. Henri qui était seul avec deux cavaliers des siens appelés Quesson et Godare. M. Henri voyant la cavalerie royale se lança au galop avec ses deux cavaliers au milieu des baïonnettes et se sauva avec eux, ayant un peu de sang à sa main gauche.

L'armée partit deux jours après pour Bressuire que les Républicains évacuèrent. On délivra les prisonniers parmi lesquels se trouvaient plusieurs nobles. L'armée coucha deux nuits à Bressuire ; elle partit pour Coulonge à l'exception de M. de Bonchamp et son monde qui furent coucher à Argenton ; ce jour était la veille de l'Ascension. Le

lendemain matin M. de Bonchamp fit dire la messe à six heures et nous partîmes de suite pour Thouars où le canon roulait dès le matin.

Combat de Thouars. Victoire. — Arrivé au pont de Vrine on le trouva coupé. Les éclaireurs aperçurent des Républicains retranchés sur le bord de la rivière, de l'autre côté. Cathelineau envoya un détachement pour les prendre tandis que M. Henri tenait en échec la garnison de Thouars qui voulait faire des sorties. Aussitôt que M. de Bonchamp vit le détachement que Cathelineau avait envoyé joindre l'ennemi, il se mit lui-même à l'eau à la tête de la cavalerie, et chaque cavalier avait un fantassin en croupe. M. de Bonchamp étant passé avec sa cavalerie rejoignit l'infanterie, attaqua une colonne de Républicains qui était retranchée dans une pièce de froment toute petite ; cette colonne était au nombre de deux cent cinquante hommes, dont deux cent quarante-cinq furent tués, et les Royalistes ne perdirent qu'un homme. Pour lors M. de Bonchamp repassa l'eau avec sa cavalerie et l'infanterie revint passer au pont de Vrine.

Nous vinmes rejoindre l'infanterie de M. de Bonchamp avec l'artillerie et la cavalerie avança à la barbe de l'ennemi qui fit une sortie hors Thouars au-devant de nous avec son artillerie. MM. Henri, de Bonchamp et Cathelineau restèrent en observation entre nous et les Républicains qui tiraient continuellement sur nous. Pendant ce temps-là leur cavalerie sortit de la ville et fit un tour dans la plaine pour nous entourer. Ce fut alors que je reçus l'ordre des chefs de faire avan-

cer l'artillerie qui avait été retardée au passage du pont, vu qu'il avait été coupé et que l'on était obligé de passer les pièces de canons à pointe de bras. Aussitôt qu'elle fut arrivée, on plaça le premier au milieu de la route, le second dans un petit bois, et le troisième à côté d'un moulin à vent. Les dispositions étant prises, l'on tira les trois pièces.

Les Républicains rentrèrent tous en ville, et nous avançâmes de pied ferme jusqu'aux portes de la ville. L'infanterie se porta le long des murs, près la porte de Paris, où elle fit brèche, une autre partie se porta sur un coteau qui penchait sur la rivière du Thouet où elle fit également brèche. Pendant ce temps-là, MM. Henri et Cathelineau capitulaient avec le général Quetineau, républicain, à la porte de Poitiers. Ne pouvant s'accommoder, Cathelineau vint demander l'avis de M. de Dommagné, commandant de la cavalerie ; celui-ci dit à Cathelineau, qui exigeait armes et bagages, que sa demande était juste.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, un Républicain vint dire à son général que les Brigands étaient entrés en ville au nombre de trois mille hommes, ce qui détermina le général républicain à ouvrir les portes de la ville aux Brigands qui y entrèrent à peu près sur les six heures du soir où ils trouvèrent des fusils au nombre de six mille le long des murs. La garnison du château était de deux cent cinquante Marseillais qui firent une décharge avant de se rendre, ce qui intimida MM. de Bonchamp, Delbé et Stofflet qui passaient avec leur monde la Charoidière. Cependant ils continuèrent leur marche et entrèrent à Thouars. L'on renferma

ensuite toute la garnison au château qui y passa vingt-quatre heures sans manger, vu que les vivres manquaient aux Brigands.

Le lendemain on renvoya tous les bateaux de la campagne qui s'étaient réunis aux Républicains, et ensuite on fit faire serment à la troupe de ne plus prendre les armes contre les Vendéens. On les fit aussi baiser le drapeau blanc qui était la figure de la Sainte Vierge. Cette cérémonie se fit à genoux ; les deux cent cinquante Marseillais promirent bien de ne plus reprendre les armes, mais ne voulurent point baiser le drapeau. On renvoya ensuite toute l'armée républicaine par compagnies.

L'armée resta deux jours à Thouars, la grande armée partit pour Parthenay et celle de M. de Bonchamp partit pour Cholet. M. Cady, qui était resté dans le pays, fut aux mines à charbon et en fit enlever une grande quantité pour l'utilité des forges vendéennes.

Combat de la Châtaigneraie. Victoire. — La grande armée arrivant à Parthenay trouva les Républicains qui se retirèrent à la Châtaigneraie, sans faire résistance. L'armée s'y porta de suite et engagea le combat et remporta la victoire. On prit une quantité de Républicains que l'on avait déjà pris à Thouars qui n'avaient pas tenu leur serment. Avant de les renvoyer on leur coupa leurs cheveux et on partit pour Fontenay.

Combat de Fontenay. Déroute complète. — Avant de se battre l'on tint conseil pour voir si on attaquerait ou si l'on se retirerait, vu que l'armée était peu nombreuse. Stofflet s'entêta et on lui

obéit, et la déroute fut complète ; l'on perdit toute l'artillerie.

M. Delbé fut blessé au bras et M. de Lescure manqua être fait prisonnier parce qu'il était resté seul avec deux ou trois canonniers. Cathelineau parla à l'armée pour la consoler de la déroute qu'ils venaient d'éprouver, en leur disant que bientôt ils reprendraient ce qu'ils avaient perdu. Il dit à tous les officiers de se rendre chez eux et de faire leur rassemblement pour la huitaine, ce qu'il fit lui-même. Au jour désigné, chacun d'eux se rendit à sa destination, et Cathelineau passant à la Jubaudière pour se rendre à Cholet dit au curé qui était désolé, de se rassurer que la victoire était certaine.

Retour à Fontenay. Victoire complète. — Tous les détachements se rendirent à Fontenay ayant pour toutes armes deux pièces de canons que M. de Bonchamp avait emmenées de Thouars, mais il n'y avait presque pas de poudre. Etant aux environs de Fontenay, on trouva les Républicains en bataille. Avant d'engager le combat on promit 300 francs à celui qui reprendrait *Marie-Jeanne*.

Le combat s'engagea et les Brigands, plus intrépides que jamais, ayant leurs chefs à leur tête, avancèrent si rapidement que l'ennemi n'eut pas le temps de se reconnaître, prit la déroute de suite, abandonna la ville et ses bagages ainsi que son artillerie à l'exception du *Missionnaire* et de *Marie-Jeanne* qui fut poursuivie par huit à dix cavaliers à une lieue de distance. Un nommé Clarambeau, du May, et Quesson, de la Jubaudière, furent les deux premiers qui portèrent la main

dessus, mais elle ne fut pas longtemps à leur pouvoir, elle retomba entre les mains de l'ennemi. Ces braves ne perdirent pas courage, chargèrent de nouveau les Républicains, reprirent *Marie-Jeanne*, la ramenèrent à l'armée ayant une sonnette que les Républicains lui avaient mise pour sonner, disaient-ils, l'agonie des Brigands. Le résultat de cette victoire fut de trente milliers de poudre, quinze pièces de canons, boulets, etc.

(A suivre).

Petites Chroniques Vendéennes

19. — Toujours la question scolaire. — Napoléon a très bien dit que la répétition était la plus belle fleur de rhétorique. Au risque d'ennuyer mes lecteurs, qui trouveront peut-être que je reviens trop souvent sur le même sujet, je prendrai la liberté de me retrancher derrière cette parole napoléonienne pour insister sur la situation lamentable faite aux catholiques par les cuisiniers froussards en train d'accommoder à la sauce soumissionniste les instructions si précises et si formelles de l'Episcopat.

Les Evêques de France ne se sont pas bornés, dans leur lettre collective, à mettre en interdit certains *manuels athées* des écoles publiques : ils ont formellement condamné « le principe de la *neutralité religieuse*, principe faux en lui-même et désastreux dans ses conséquences »; ils ont fait aux pères et mères de famille un « *devoir rigoureux* » de fuir l'école soit-disant *neutre*, au moins « *partout où il existe une école chrétienne.* »